

MARION MULLER-COLARD

« Dieu est l'avocat de ma plainte »

Marion Muller-Colard, théologienne protestante, vient d'être récompensée par deux prix prestigieux pour son essai *L'autre Dieu*. Elle y raconte comment elle a accompagné avec courage son bébé gravement malade, avant de sombrer elle-même dans le chaos intérieur. Comme Job, à qui l'on avait tout donné avant de tout lui reprendre, elle crie sa souffrance et découvre un autre Dieu, un Dieu qui se dépense sans compter aux côtés de l'homme pour l'aider à porter sa plainte.



– **M**arion Muller-Colard, vous êtes née à Marseille dans une famille où la religion ne faisait pas l'unanimité.

Comment vous est venue la foi ?

– Je me souviens que, toute petite, j'étais profondément croyante. J'avais le sentiment d'une transcendance, d'un être supérieur. La jouissance simple de courir pieds nus, de grimper dans les arbres, de contempler un paysage ou le jour qui décline, de goûter à la saveur des choses, tout cela était animé et ne pouvait pas être le fruit du hasard. Je ne me posais même pas la question. Il y avait, pour moi, une intention lumineuse et généreuse derrière ce monde.

– Dieu se découvre-t-il par les sens ?

– Oui, vraiment. Dieu est indissociable de la joie et de ces sensations-là. Pour moi, c'est la foi la plus juste de ma vie, et plus tard, j'ai mis du temps à retrouver cette foi simple de petite fille que j'appelle la grâce. La grâce, c'est la joie toute simple d'être au monde et que personne ne peut nous prendre.

– Pourtant, vous allez devenir athée.

– Pendant quelques années, par identification avec ma maman, qui était farouchement athée. Mon père était protestant, fils de pasteur, et un peu timide dans l'expression de sa foi. Je n'ai pas été biberonnée à l'Évangile, mais il se fait que, dans ma rue, j'étais encerclée par des protestants et toutes mes copines l'étaient. Alors, plutôt que de rester seule le mercredi à m'ennuyer sans elles, je les ai suivies au catéchisme. D'autres voisins m'ont emmenée dans des camps de jeunes. Tous ces gens avaient une façon de vivre et d'être avec les autres qui me donnait envie de savoir d'où ça leur venait. Ils m'ont donné la soif de l'Évangile.

– Au point d'entreprendre des études de théologie ?

– J'ai toujours aimé les lettres et la philosophie. En terminale, je me suis posé beaucoup de questions sur la foi et après un long temps de côtoiement avec mes voisins protestants, j'ai été amenée à me convertir. À la fin de cette année-là, le même mois, j'ai passé le bac, le permis et le baptême. Je crois que j'ai réussi les trois. (Rires.) J'étais parée pour la vie d'adulte. J'aime cette façon que les protestants ont d'être proches de l'Évangile, sans intermédiaire. Je me suis donc tournée vers

la théologie, parce que c'était comme la philosophie avec la foi en plus. La théologie est une branche spécialisée de la philosophie, à moins qu'elle ne constitue le tronc. Je suis donc allée étudier à Strasbourg.

– Et puis l'hébreu à Jérusalem ?

– L'hébreu a été un vrai coup de cœur. C'est la langue de la liberté et du jeu, qui permet une multitude d'interprétations. C'est ce qui fait que le judaïsme ne peut pas être fondamentaliste, par la nature même de sa langue. Et puis l'étude de cette langue, qui se lit de droite à gauche, demande une vraie conversion, un lâcher-prise par rapport à nos représentations. Il faut se laisser modifier par l'étrangeté de cette langue pour en goûter la poésie. Il y a une forme d'espièglerie dans l'hébreu.

« Accepter que ce qui nous arrive n'ait pas de sens, c'est un acte plein de sens. Il faut pouvoir intégrer l'absurde dans nos vies. »

– D'où vous vient cet intérêt pour le Livre de Job ?

– Pendant mes études, il m'arrivait de faire des remplacements en milieu hospitalier. C'est là que j'ai rencontré une vieille dame en souffrance, qui était dans une plainte terrible. En l'écoutant, j'ai pensé à Job et je lui ai lu des extraits de ce livre. J'ai vu son visage s'illuminer. Pour la première fois, on ne cherchait pas à minimiser sa plainte, à la relativiser ou à la détourner. Elle se sentait rejointe et soulagée. Celui qui est en souffrance ne demande qu'une chose : c'est qu'on la supporte avec lui.

– Et cette souffrance, vous allez la connaître vous aussi...

– À la naissance de mon second fils, Félix, j'ai vécu deux mois merveilleux. Rien ne laissait présager un problème de santé. Et comme il fronçait souvent les sourcils, je lui disais : « Tu as l'air étonné, mais je ne vais pas te contredire, la vie est étonnante. » Et soudain, un virus respiratoire obstrue ses poumons et l'asphyxie. Il est réanimé en urgence et commencent alors de longs jours d'incertitude quant à sa survie. Je trouve même le courage de lui dire qu'il pouvait mourir, que tout était déjà accompli : « Ce qui est sublime, c'est que tu sois né. » On réussit son deuil au moment où la joie de tout ce qui a été

vécu reprend le dessus sur l'amertume de ce qu'a été la perte.

– Heureusement, votre enfant guérit. Mais pour vous, c'est moins évident.

– J'avais tout pour être heureuse, c'était l'été de la résurrection de mon fils et c'est à ce moment-là que j'ai tout perdu, que la plainte m'a sauté à la gorge. Rien ne pouvait expliquer cette chute, mais il se fait que j'ai sombré dans une dépression, dans un *no man's land* difficile à décrire. Le sens se dérobaît, je me voyais tomber sans pouvoir me raccrocher à quoi que ce soit. J'étais une incompréhension totale pour moi-même et pour mes proches.

– Aujourd'hui, pouvez-vous expliquer cette plongée dans le chaos ?

– C'était en fait le contrecoup de la menace. On croit mener sa vie comme un jeu. Et vous savez, quand les autres ne respectent pas les règles, on crie « Pouce ! » et on arrête le jeu. La vie n'avait pas respecté les règles avec moi. Elle m'avait plongée dans une situation de violence extrême. C'est intolérable de voir souffrir ceux

que l'on aime sans rien pouvoir faire pour les aider. Et dans le cas de mon bébé, nous n'avions même pas le langage pour communiquer. Alors, c'est comme si j'avais dit « Stop ! J'arrête de jouer. » Sauf que la vie n'est pas un jeu. Il faut donc accepter que la vie n'ait pas de règles.

– Et puis vous parvenez à vous ré-arrimer au réel ?

– Ce fut un long combat et un énorme travail spirituel. Il m'a fallu accepter que Dieu ne soit pas le garant de ma sécurité, mais comme avec Job, il s'est plutôt fait l'avocat de ma plainte. La dépression naît de la tentative de donner du sens à ce qui n'en a pas. Accepter que ce qui nous arrive n'ait pas de sens, c'est un acte plein de sens. Il faut pouvoir intégrer l'absurde dans nos vies, alors que la religion l'exclut à tout prix. La religion a construit autour de Dieu un système rétributif, mais Job refuse de jouer ce jeu-là. Il enterre ce Dieu qui garantit le sens, et révèle un Dieu qui se fait le porte-parole, l'avocat de sa plainte. Je me suis faite l'amie de Job pour essayer d'envisager un autre Dieu qui promeut notre courage d'être, en dépit de la menace.

– C'est lui que vous appelez « l'autre Dieu » ?

– Oui, c'est le Dieu de la grâce, du saisissement, le Dieu créateur qui a lutté contre

le chaos pour que nos vies adviennent. Un Dieu qui est honoré que nous puissions jouir de la vie, en dépit de la souffrance. C'est le Dieu de la joie imprenable, mais je le dis avec beaucoup de prudence et d'humilité, parce que cette invitation permanente à la joie n'est pas donnée, elle est souvent un combat.

Mais c'est aussi le Dieu de Jésus. Dans l'épisode de l'aveugle-né, les disciples, héritiers de ce système rétributif, demandent à Jésus qui a péché pour qu'il soit né aveugle. Jésus déplace complètement le problème, il ne pose pas la question du « pourquoi ? », mais du « pour quoi faire ? » Une amie, malade du cancer, a eu un jour une belle image pour exprimer cela. « On ne sait pas pourquoi on tombe malade, c'est comme quand on se trompe de chemin, on ne se trouve pas là où on voulait aller, mais maintenant qu'on y est, regardons le paysage. » C'est le Dieu du bonheur d'être là.

Je me souviens aussi d'une vieille dame qui était dans une situation très critique. Alors que je lui disais : « Ça doit être difficile ce que vous vivez ! », elle m'a répondu : « Pire que mourir, ça n'arrivera pas ! » et elle a éclaté de rire. Ces moments-là, j'ose le dire, sont des moments de pure grâce.

– Revenons quelques instants à la plainte. Dans votre ministère d'aumônier, vous l'avez souvent entendue.

– Oui, et il faut laisser de la place à la plainte pour l'écumer, la dépasser et pouvoir ressortir de sa grotte. À l'hôpital où j'ai exercé ce service durant plusieurs années, j'ai fait l'expérience du désarmement. Je me suis souvent retrouvée au cœur de la vulnérabilité, là où il n'est pas possible de se déguiser, de tricher. On se trouve devant quelqu'un sans pouvoir lui apporter de solution. On est dans le dénuement le plus complet. Et c'est quand on a fait cet aveu d'impuissance qu'une relation peut démarrer en vérité, parce que l'autre sait qu'on ne peut rien pour lui. Ces moments d'authenticité sont des moments de pure humanité.

– Un jour, votre papa vous a tendu la Bible en vous disant : « Tiens, c'est un livre pour combattre la peur. » Et vous, que diriez-vous à vos enfants ?

– Je leur dirais que c'est le livre de la vie concrète et complète. Tout y est. Je vais vous faire un aveu : je suis amoureuse de Jésus comme une petite fille pourrait l'être de son maître d'école. J'ai une adoration profonde pour le Christ. Il est celui

que je ne connaîtrai jamais pleinement et pourtant il a pris corps comme on prend au sérieux celui qu'on va rencontrer. Avec Jésus, Dieu prend l'humanité au sérieux. Jésus, c'est un révolutionnaire dont la révolution a été étouffée par ceux-là mêmes qui ont prétendu le suivre. C'est celui à qui nous allons parce qu'il a les paroles de la vie éternelle, mais aussi les paroles de la vie contemporaine. Cette modernité de la Bible et des Évangiles est fascinante.

– Vous vous intéressez beaucoup à Freud, à qui vous avez d'ailleurs consacré un livre pour enfants.

– J'ai souvent animé des ateliers pour enfants au sujet de Freud. Peut-être parce que ça m'a manqué quand j'étais moi-même enfant. Cela m'aurait fait du bien qu'on m'explique que mes rêves violents n'étaient pas graves, qu'avoir des envies était normal. C'est tout cela que j'ai voulu leur expliquer.

« Avec Jésus, Dieu prend l'humanité au sérieux. »

– La psychanalyse est-elle conciliable avec les Évangiles ?

– Complètement. Jésus est peut-être même le premier psychanalyste. Quand il rencontre un malade, il lui demande : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » Très souvent quand il guérit, il convoque la parole de l'autre : « Dis-moi qui tu es, ce que tu veux, ce que tu désires. » En fait, l'Évangile et la psychanalyse proposent le même chemin : abandonner le moi pour faire surgir le je, le sujet. Quand on se rend compte que l'on est traversé par plus grand que soi, il faut faire place, en soi, à une autre parole que la sienne et cela, je peux vous le dire, ça rend libre.

– Et vous avez écrit aussi un autre livre sur Hannah Arendt.

– Freud, c'était pour le versant intime de Dieu. Avec Hannah Arendt, je découvre le versant politique. Ce qui la préoccupe, c'est comment partager autour de soi quelque chose qui est de la transcendance, qui a été reçu d'en haut ? De même, Jésus ne garde pas la révélation pour lui-même, il la redistribue dans l'humanité. Il n'en fait pas de mystère. Hannah Arendt est très critique contre la philosophie de terrier, elle est sur le terrain, comme Jésus l'était. Pour elle, penser, c'est agir. Elle croit au recommencement toujours possible par les révolutions. Cette foi en

l'infinie possibilité de recommencement est évangélique.

– Aujourd'hui, vous avez mis entre parenthèses votre ministère d'aumônerie pour vous consacrer à l'écriture.

– Oui, mais l'écriture est un autre ministère. Elle est le fil rouge de ma vie, mon troisième poumon, ma façon de prier. Elle me permet de redonner ce que j'ai absorbé comme une éponge, ce que j'ai reçu, notamment dans ces rencontres à l'hôpital. L'histoire de mon fils, que je raconte dans *L'autre Dieu*, n'a d'intérêt que si elle peut rejoindre d'autres personnes. C'est en fait une parabole, j'y parle de moi pour parler de chacun.

– L'œcuménisme vous préoccupe-t-il ?

– Ce n'est pas mon cheval de bataille et je ne m'intéresse pas à l'appartenance religieuse de celui qui est en face de moi. Je vis avec un homme athée qui a tout compris à l'Évangile. Les valeurs de l'Évangile sont universelles et on ne peut faire l'économie d'y revenir. C'est pourquoi je ne suis pas inquiète pour l'Évangile, je le serais plutôt pour l'Église.

Mais c'est une grande joie quand je peux vivre des rencontres œcuméniques vraies. L'essentiel est que ce ne soit pas un œcuménisme de bas prix, un œcuménisme de tolérance qui passe par la relativisation de nos différences. Ce doit être un œcuménisme de l'amour et de l'amour de nos différences. L'uniformisation me fait peur, elle ne m'intéresse pas. Et même si on y parvenait, l'altérité se déplacerait ailleurs. L'altérité est nécessaire et il est bon qu'elle soit partout. Dans l'œcuménisme, je demande un respect réciproque. Cela n'a pas toujours été possible, mais à cet égard le pape François est une bénédiction. C'est le pape préféré des protestants. (Rires.) Je préfère des catholiques qui restent catholiques et qui réforment ce qui doit être réformé dans leur religion, à des catholiques qui deviendraient protestants. C'est merveilleux quand on peut échanger les uns avec les autres avec la conscience de ce qu'on peut s'apporter mutuellement.

Propos recueillis par Jean BAUWIN



Marion MULLER-COLARD, *L'autre Dieu. La Plainte, la Menace et la Grâce*, Genève, Labor et Fides, 2014. Prix : 14 € - 10% = 12,60 €.